

Pourriez-vous vous présenter brièvement ? Votre nom, votre date de naissance, le lieu où vous avez grandi ?

Je m'appelle Gusty Weinandy, je suis né dans cette maison en 1932 et y ai grandi.

Ici à Doncols ?

Oui, à Doncols même.

Pouvez-vous brièvement nous présenter vos parents ?

Mon père s'appelait Joseph Weinandy, et ma mère Christine Cornely. À l'époque de l'offensive, mon père avait 56 ans, et ma mère 6 ans de moins, donc 50 ans.

Aviez-vous des frères et sœurs ?

Oui, une unique sœur, Marie-Louise Weinandy.

Qui a joué un rôle important dans votre enfance ?

La maison familiale. Mon père, ma mère, la famille, le voisinage. L'église, l'école.

Quel âge aviez-vous lorsque la Wehrmacht allemande a envahi le Luxembourg, et vous souvenez-vous encore de ce jour ?

Oui, je m'en souviens parfaitement. Dès 10 heures du matin, toute l'armée avait envahi le village. Les enfants de Sonlez qui étaient à l'école ont été renvoyés chez eux. La rumeur s'était déjà répandue que les Allemands étaient en route. Personne n'était venu chercher le lait. Mon père et moi avons scruté la scène par les lucarnes, d'où nous pouvions voir le Poteau de Doncols, et on les a vus arriver. Des camions, l'infanterie, etc. Ils faisaient étape dans notre village. Ils se sont installés dans la cour près d'un seau de lait qui n'avait pas été enlevé. « Aujourd'hui en chair, demain en bière », tel était leur slogan. Ils ne cessaient d'affluer. Certains jours, le calme régnait, mais Doncols, un village-rue, servait également de route de transit. Presque tous les jours, des soldats traversaient le village. Ils prenaient parfois leurs quartiers dans d'autres villages plus isolés, mais chez nous, il se passait toujours quelque chose : les chars, l'artillerie, l'infanterie se succédaient, sans parler de tous ces chevaux. Les forces d'approvisionnement se déplaçaient beaucoup à cheval. De manière générale, cela se passait plutôt bien, sauf une fois. Les Allemands avaient joué au foot dans la prairie pieds nus et en maillot de bain, sur quoi ma mère leur a dit de se laver dans la cour, pour éviter qu'ils rentrent dans la maison dans cet état. Ils lui ont alors demandé si elle était juive. Mais cela a été le seul incident à l'époque. Revenons-en aux nombreux chevaux : Doncols comptait de nombreux arbres et vergers. Ils plaçaient 50 chevaux dans un verger, et en fin de journée, ceux-ci n'avaient pas seulement dévoré les branches, mais également l'écorce des arbres. Comme nous étions un village frontalier, les gens avaient peur de ce qui se passerait si les Belges se défendaient. Dans ce cas, nous aurions été en première ligne. Les Belges n'ont fait qu'installer un peu de barbelés, se sont encore mobilisés durant les derniers jours, ont abattu des arbres. Des fosses avaient été creusées à la frontière qu'il fallait passer en zigzaguant. Il ne s'agissait absolument pas de résistance, cela se passait calmement.

Comment votre quotidien a-t-il changé lorsque les Allemands sont arrivés ?

Nous avons connu du jour au lendemain l'occupation allemande, la douane allemande et les douaniers allemands. Nous étions obligés de les héberger. La plupart d'entre eux avaient déjà participé à la Première Guerre mondiale, c'était des gens paisibles. Au début, ils étaient peu nombreux. Leur bureau se trouvait en face de chez nous. Il y était marqué « GAST », et je ne saurais toujours pas vous dire aujourd'hui ce que cela signifiait. *Generalstab*... je ne sais pas. C'est alors qu'a débuté la contrebande. Les Belges passaient la frontière pour s'approvisionner. Ils empruntaient un chemin qui passait tout près de la maison. Les Allemands lâchaient en permanence leurs chiens à leur poursuite. Les chiens les rattrapaient près de la clôture, et ils étaient arrêtés. On les forçait alors à scier du bois pendant une demi-journée, après quoi ils étaient ramenés à la frontière. Une heure plus tard, ils réapparaissaient. Cela n'était que le début, et par la suite nous avons vu arriver toujours plus de douaniers que nous devions héberger. Il s'agissait d'hommes plutôt corrects, qui pour la plupart avaient déjà participé à la Première Guerre mondiale. Ils étaient contents d'être ici et non sur le front. L'un d'eux surveillait la frontière depuis notre poêle, car l'hiver était glacial. « Je connais chaque étable du village », avait-il l'habitude de dire. Il y était au chaud et pouvait s'y retirer en toute tranquillité. Il était leur supérieur, mais il y en avait également plusieurs autres. Eux aussi étaient contrôlés et devaient être prudents à la frontière. Eux aussi essayaient de s'approvisionner. Lorsqu'ils rentraient chez eux, ils emmenaient du lard et des œufs. Une femme venue s'approvisionner ici a lentement suivi jusqu'au cimetière de Doncols un Allemand qui partait en congé. Lorsque la valise de l'Allemand s'est ouverte accidentellement, du lard et des œufs en sont tombés. « Puis-je vous être utile ? », a-t-elle demandé et a poursuivi fièrement sa marche. Voilà comment cela se passait à l'époque. Lorsque la Wehrmacht est arrivée, il s'agissait de faire passer la frontière aux jeunes hommes. C'est là que les choses sont devenues sérieuses. Tous les dimanches matin, les Allemands recevaient la liste des noms et des heures de service de ceux qui étaient de fonction. Les femmes se rendaient alors au premier service religieux. Alphonse Klein recevait toujours la liste de leur itinéraire de service. Alphonse devait la mémoriser, après quoi la liste était brûlée dans le poêle. Les contrebandiers étaient évidemment les meilleurs passeurs. Une vieille astuce de contrebandier consistait à envoyer quelqu'un en éclaireur. S'il était attrapé, il disait vouloir « uniquement se procurer du tabac ». Évidemment, cela suffisait pour encourir une peine, étant donné que la frontière était entièrement fermée, alors qu'elle était encore ouverte au début. Ma sœur s'était achetée des chaussures à Bastogne, et le douanier que nous hébergions a fermé les yeux. Mais le lendemain, il a fait remarquer : « Vous avez acheté de belles chaussures à Bastogne ». C'était M. Starringer, qui logeait chez nous. Il a dit à mon père : « Mais vous écoutez également le poste anglais ! ». Mon père a souri sans répondre. Mais rien ne s'est passé.

Combien de douaniers avez-vous hébergés ?

Deux. Je me souviens encore de leurs noms : Schmit, Groll, Starringer, Jelsch – un Berlinois qui imitait à merveille la patronne du bistrot, et Neubauer. M. Schmit était celui à avoir logé le plus longtemps chez nous, il n'avait rien d'un nazi.

Cela signifie-t-il qu'il n'y avait toujours que 2 personnes au maximum qui vivaient sous votre toit en plus de votre famille ? Comment se passait la cohabitation ?

Cela se passait sans problème. Ils n'étaient là que pour dormir. Vers la fin, le maquis belge était devenu actif, il avait attaqué un train à Schleif qui était encore parvenu à s'introduire dans le tunnel. Nous étions en pause à ce moment et avons pu observer le tout. Le maquis l'avait fait dérailler. C'est à ce moment que M. Schmit nous a demandé s'il pouvait rester définitivement chez nous. Il était toujours très correct. Il recevait toujours des œufs et du lard lorsqu'il retournait chez lui. Il nous apportait également toujours des chaussures de chez lui, que nous ne parvenions pas à nous procurer ici. Je possédais une bonne paire de chaussures ; nous ne pouvions pas nous déshabiller durant l'offensive. Et nous devions nous rendre dans l'abri antiaérien. Dans chaque maison, une personne devait s'y rendre. Chez nous, c'était ma sœur. L'instructeur s'extirpait le matin de l'écurie des Kinnen où l'on faisait la fête la nuit. Tout cela se passait de manière plutôt décontractée.

Pourquoi deviez-vous « vous rendre dans l'abri antiaérien » ? Que s'y passait-il ?

Nous avons tous reçu une pompe anti-incendie, semblable à une pompe à air. On la plaçait dans un seau d'eau et elle pulvérisait ainsi de l'eau. Elle nous a rendu de fiers services durant l'offensive. Au grenier, nous devions répandre du sable à cause des bombes incendiaires. Nous avons appris à faire des bandages lors d'une sorte de formation de premiers secours.

Et cela se passait-il ici au village ?

En effet, ici même. Les habitants de Noertrange devaient se rendre par forte neige jusqu'à Winseler.

Ce qui a également changé, c'était l'école, où les cours ne se donnaient plus qu'en allemand. On nous obligeait à apprendre l'écriture gothique. Nous avons eu de la chance, car nous aurions en somme dû adhérer aux Jeunesses hitlériennes. Ils ont débarqué un jour à l'école alors que j'étais absent. C'est alors que les écoliers ont été obligés d'y adhérer. Certains villageois avaient de légères tendances nazies. Ils n'ont pas osé, d'autres ont suivi. Nous devions marcher à hauteur du Poteau de Doncols, il faisait froid. Le chef a déclaré qu'il avait un manteau, et que celui qui parvenait à courir vite devait aller le récupérer et le ramener. Mais je ne suis pas revenu. Un jour, nous avons dû marcher jusqu'à Winseler. Nous avons un instituteur qui nous a épargné cette marche, nous les enfants de Doncols. Nous commençons par du sport : tir à la corde, saut en longueur. C'était amusant. Venait ensuite la théorie, et ceux des autres villages en savaient bien davantage. Ils étaient d'avis qu'il n'existait pas plus idiots que ceux de Doncols. On en prenait pour notre grade. Finalement, ils nous ont demandé qui n'était pas encore inscrit. Nous sommes restés bouche cousue. Et je ne saurais vous dire s'ils nous ont ensuite inscrits ou non. Durant la guerre, il n'y avait cours que le matin, les après-midis étaient libres. Nous devions récolter du thé, faire du sport, du bricolage ou un peu de marche, au gré de l'humeur des Allemands. Nous cueillions par exemple du lamier blanc. Sa fleur contient un peu de nectar que nous sucions. « Les Allemands n'ont pas besoin de miel. » Que devions-nous faire d'autre ? Les avions américains ou anglais jetaient des bandelettes de papier en aluminium pour perturber le radar, et nous devions les ramasser. Nous devions attraper les doryphores, couper les poils des queues de vache, étant donné que c'était des fibres. C'était déjà un peu plus tard pendant la guerre. Lorsque l'instituteur arrivait un peu en retard, l'école était encore

fermée. Nous chantions alors des chansons luxembourgeoises devant l'école et reformulions les chants allemands. Un jour, le gros Hengel est venu de l'Eifel et nous a grondés. Soit il avait été envoyé, soit il était en train de patrouiller. Il ne s'est rien passé d'autre, nous n'avons pas eu de problèmes. Les problèmes ont commencé plus tard, lorsqu'il a fallu faire passer les jeunes hommes de l'autre côté de la frontière. Il existait un certain nombre de filières, et cela signifiait risquer sa vie. C'est ainsi que nos voisins, les Hansen, ont été envoyés au camp de concentration. Ils avaient attrapé l'un d'eux en Belgique ou à Paris.

Qu'en était-il de l'approvisionnement en vivres durant la guerre ?

Nous avions des cartes de rationnement qui ne donnaient droit qu'à une certaine quantité de vivres. Les hommes fumaient beaucoup, raison pour laquelle on cultivait du tabac dans les jardins ou que les non-fumeurs leur donnaient leur carte de rationnement. Les paysans des villages s'en sortaient bien, mais les autres venaient s'approvisionner chez eux. Les gens subvenaient eux-mêmes à leurs propres besoins. Ils avaient un jardin, du bétail, des poules et des œufs. Toutefois, ils étaient obligés de livrer un certain nombre d'œufs à la laiterie en fonction du nombre de poules qu'ils possédaient. Ils ont donc percé un trou dans le mur et nourri les poules de l'autre côté. Ainsi, s'ils étaient venus les compter, elles auraient été moins nombreuses. Mais ils ne sont jamais venus contrôler. Les paysans ne pouvaient également tuer qu'un nombre précis de cochons. Pour chaque village, un maire local avait été désigné, à savoir M. Didier en ce qui nous concerne. Les jours d'abattage, il traversait le village avec la balance, mais n'a jamais procédé à un quelconque pesage. Lorsqu'un cochon pesait 80 kilos, il en inscrivait 60. Les cochons étaient tués pendant la grande messe, quand les hommes se rendaient à l'église. Lors de l'abattage, les cochons criaient évidemment. C'est la raison pour laquelle on les tuait à l'heure de la grande messe.

Vous souvenez-vous du recensement ?

Oui. Le Gauleiter posait 3 questions : nationalité, langue, et une troisième question. Ils ne l'ont pas fait partout, mais nous autres ici à Doncols avons dû répondre aux questions. Je me souviens que mon père et les autres habitants sont venus à 10 heures à l'école et que nous avons été renvoyés à la maison. Quel échec ! Il y en avait peut-être quelques-uns qui voulaient devenir allemands. Le tout fut alors interrompu.

Vous souvenez-vous de la grève générale à Wiltz ?

Oui, je m'en souviens bien. Ils ont traversé le village avec des haut-parleurs, scandant que ceux qui ne reprenaient pas le travail seraient exécutés sommairement. Ensuite sont apparues les affiches, annonçant que les instituteurs et fonctionnaires de Wiltz avaient été fusillés. Mon père était d'avis que c'était du bluff, que cela était impossible. Mais c'était la vérité, cela s'est réellement passé.

Cela signifie-t-il que vous avez été témoins, en tant qu'enfant, d'actes de résistance ou de collaboration ?

Oui, nous avons perçu certaines choses. Pas toutes, mais quelques-unes. Ceux qui avaient été enrôlés dans la Wehrmacht étaient en partie tombés au front ou revenaient de congé.

Puis, il y avait ceux qui s'étaient cachés et ceux qui s'étaient fait arrêter malgré tout. Nous ne voyions pas tout, mais certaines choses ne nous ont pas échappé.

Et vous saviez quels villageois s'étaient ralliés aux Allemands ou non ?

Oui, cela aussi, nous le savions.

Pourriez-vous nous raconter plus en détail ce que vous avez perçu de la résistance ici au village ?

Au sujet de la résistance ? Ce que l'on en colportait, les racontars du village. On racontait que de jeunes hommes étaient cachés ici, que certains avaient été arrêtés. Des bruits couraient en permanence, étant donné que l'on ne pouvait pas parler de tout n'importe où. C'était une époque étrange. Certains jeunes hommes cachés se tenaient à carreau, et cela se passait bien. Mais dès qu'ils se regroupaient nombreux à un endroit, il était difficile de garder des jeunes hommes de cet âge tranquilles. À Heinerscheid, la situation était plus critique d'après ce que nous avons entendu. Quatre jeunes hommes y ont été fusillés dans un bunker.

Pourriez-vous nous parler de la collaboration ? Y avait-il ici au village des personnes qui collaboraient ouvertement ?

Oui, il y en avait quelques-unes, mais elles n'ont dénoncé personne. Elles avaient pourtant des tendances nazies. Avant la guerre, les villageois étaient nombreux à employer des garçons et des filles de ferme en provenance de l'Eifel. Ils travaillaient bien, et bon nombre d'entre eux se sont mariés ici même. Ce n'était pas seulement le cas chez nous. Je pense que les Allemands n'ont pas tardé à les mettre sous pression parce qu'ils étaient allemands.

L'ambiance a-t-elle changé durant les cinq années d'occupation ?

Je ne sais pas. Les Allemands avaient si bien avancé que certains ont pensé au départ qu'ils se trouvaient du bon côté, vu qu'ils avaient tout écrasé sur leur passage. Par la suite, cela a un peu changé.

Dans quel sens ?

Les gens ont constaté que les replis se sont succédé. Nous recevions également les nouvelles au sujet de Stalingrad et de l'Afrique. Nous fredonnions alors des chansons, comme *Lili Marleen* et *It's a Long Way to Tipperary*.

Pourrait-on dire que l'ambiance était plutôt calme au départ pour devenir plus agressive par la suite ?

Oui. Les Allemands sont aussi devenus plus brutaux après la grève générale.

Comment avez-vous vécu la libération en septembre 1944 ? Vous souvenez-vous de ce jour ?

Oui, je m'en souviens également fort bien. Cela faisait plusieurs jours que des bruits couraient. Les Américains ont débarqué en Normandie, ils ont eu du mal à avancer au départ, mais ils ont soudainement progressé, et Paris a été libérée... Parfois, en collant

l'oreille au sol, nous entendions les bruits des canons et de l'artillerie au loin. Ils se sont rapprochés progressivement, et les Allemands se sont brusquement repliés. Ils avaient rassemblé tous les douaniers et tracé un beau rectangle à la chaux à l'endroit actuel du jardin des Hansen pour y ériger une hampe à drapeau. Ils avaient rappelé tous les douaniers de Troisvierges jusqu'à Boulaide, voire plus loin encore, parce que M. Speer était censé venir. Il n'est pas venu, mais voulait simplement compter encore une fois les « effectifs » à disposition. Ce n'est toutefois pas là qu'ils se rassemblèrent, mais devant notre maison. Un jour, le bruit a couru qu'ils allaient lever le camp. Un camion est venu les chercher et brusquement, ils étaient partis. Dès ce moment, nous nous sommes réjouis, mais ce n'est qu'une ou deux semaines plus tard que les Américains sont arrivés. En septembre, le bruit a donc couru que les Américains étaient là. Le curé avait déjà hissé le drapeau luxembourgeois, lorsque les Allemands ont envoyé un véhicule de reconnaissance. Ils ont lancé un seul tir, non sur le drapeau, mais dans les airs. Le véhicule est retourné à Boulaide ou à l'endroit d'où il était venu. Cela a encore duré plusieurs jours, mais les Américains n'ont pas traversé notre village. Ils sont remontés de Bavigne au Schumannseck et sont ensuite entrés dans Bastogne. C'est après la messe du soir que nous avons appris que les Américains étaient au Schumannseck. Et nous n'avons pas tardé. Nous avons couru à travers les champs, avons traversé Pommerloch jusqu'au Schumannseck. Nous n'avions pas prévenu nos parents, mais le curé avait repéré la direction dans laquelle nous étions partis, et il savait donc où nous étions. Au Schumannseck, il régnait une grande animation, tout le monde s'y était rassemblé. Les troupes, les camions, etc. n'ont cessé d'affluer. Le soir, tous ont fêté au bistrot. Les jeunes hommes qui étaient restés cachés s'y trouvaient déjà. Tous les chants y sont passés : la Brabançonne, la Marseillaise et les chansons luxembourgeoises. C'était la fête.

Comment avez-vous vécu l'époque qui a suivi de septembre à décembre ?

Nous sommes allés à l'école, avec un nouveau programme d'enseignement. Nous avons commencé à apprendre le français. En face de l'école, chez M. Streweler, les Américains avaient pris leurs quartiers. Ils y logeaient et avaient une cuisine de campagne. Nous les observions fendre du bois depuis l'école. Ils ne le sciaient pas, mais le fendaient en frappant dessus en alternance. C'était amusant à observer, jusqu'à ce que l'instituteur nous sermonne : « Ce n'est pas ainsi que vous apprendrez le français ! » Ils accomplissaient leurs tâches puis repartaient. Ils venaient de Wiltz, je pense. À l'époque, tout était calme. Ils venaient demander des œufs, parce qu'ils en avaient assez de leurs boîtes de conserve. Je n'étais jamais là, mais en haut de la rue, ils distribuaient du chocolat et du chewing-gum. Beaucoup d'entre eux étaient postés à Bastogne, et notre village comptait 3 bistrots. Il y avait des jeunes femmes dans tous les bistrots, et les Américains y allaient. Ils se sentaient en sécurité et croyaient que la guerre était terminée.

Comment avez-vous ensuite vécu la bataille des Ardennes ?

L'ambiance a complètement basculé du jour au lendemain. Ils se plaignaient que rien n'avancait, que les ravitaillements n'étaient pas suffisants. Ils n'avaient en effet avancé que jusqu'à la frontière. L'ambiance était morose. Et brusquement, le bruit a couru que les Allemands étaient de retour. Il est vrai que les Américains n'avaient pas écouté les

Luxembourgeois qui les avaient avertis que de nombreuses troupes étaient mobilisées de l'autre côté de la frontière. Allaient-ils venir ou non ? Ce n'était pas clair. Les premiers à se pointer étaient des fugitifs. Les premiers jours seulement en petit nombre, mais ensuite ils étaient de plus en plus nombreux avec des attelages. Les attelages de chevaux dépassaient les attelages de bœufs. Notre maison était remplie. Ils provenaient de Heinerscheid, d'Eschweiler, de Wiltz. La maison était remplie de même que le hangar et les étables, cela grouillait de partout. Nous avons chargé une charrette en vue de notre fuite. Le quatrième jour, la rumeur a couru que les Allemands se trouvaient au Poteau de Doncols. Nous aurions dû fuir aussi, mais comment le faire avec tous les fugitifs qui se trouvaient dans la maison ? Il nous était impossible de partir dans ces conditions. Aussi sommes-nous restés sur place. Les derniers jeunes gens encore présents au village ont enfourché leurs vélos et se sont enfuis. Certains villageois possédaient une voiture, qu'ils ont chargée pour prendre la fuite. Vers midi, les Allemands avaient atteint le Poteau de Doncols. Ils ont laissé leurs chars dans la pente et sont remontés depuis Schleif. Les Américains se sont à peine défendus, mais ils ont tiré. Ils étaient parvenus à abattre un camion, sur le haut près de la maison isolée, « op der Klunsch ». Les occupants venaient de Wiltz. Les Américains se sont retirés jusqu'à Bras, où se trouvait le barrage routier. Cela a encore pris un certain temps jusqu'à leur arrivée (des Allemands). Ils sont ensuite revenus de Schleif et de Bastogne, où ils n'avaient pas réussi à passer. Cela a provoqué un grand embouteillage. Les chars, l'artillerie et l'infanterie sont arrivés. L'infanterie possédait des vélos et de petites charrettes à main. Celles-ci étaient chargées et même bardées de munitions. C'était tout un convoi. Il était composé de nombreux jeunes hommes aux visages insolents, mais également de beaucoup de soldats plus âgés qui étaient morts de fatigue et ne qui parvenaient plus qu'à se traîner. Ils ont débarqué tout de suite chez nous à la maison. La cuisine de campagne fut installée sur les escaliers à l'arrière dans la cour. Le cuisinier se tenait plus haut pour pouvoir atteindre les grandes casseroles plus facilement. Ensuite, ils ont crié à travers toute la maison : « Où sont vos jambons ? » – « Pas besoin de les chercher, nous les avons déjà trouvés. » – « Et maintenant, nous aimerions encore du pudding ». Ma mère en a trouvé, et ils ont donc eu du pudding. Dans la soirée, un vieux soldat était installé au salon, tandis que nous nous trouvions dans la pièce voisine, et il a dit : « Hans, n'oublie pas de rester sage ». Ma mère avait raconté que l'on nous avait volé le jambon. Mais passons aux fugitifs. Au Poteau de Doncols, un homme a été abattu parce qu'il avait un revolver sur lui. Il avait beau avoir essayé de le cacher dans les haies, il était trop tard. Il s'agissait de M. Lucas de Winseler, abattu par les Allemands. La famille Binsfeld de Winseler était aussi sur place. Le père, qui avait émigré, mais était revenu en raison d'un décès, possédait lui aussi un revolver et se demandait ce qu'il allait bien pouvoir en faire. Les maisons et les granges grouillaient en effet d'Allemands ! Le lendemain matin, alors qu'il nettoyait les écuries, il a accroché le revolver à la ceinture de son pantalon. Il est allé au tas de fumier et l'a fait glisser vers le bas de son pantalon dans le fumier. Il y avait des gens qui avaient encore des papiers de la Wehrmacht, le tout a été brûlé. Ils n'ont cessé d'affluer, et nous nous sommes retrouvés en plein milieu. Au début, le calme régnait, jusqu'à ce que les premiers obus tombent. Cela a duré quelques jours. Les premiers obus sont tombés plus bas. Les habitants sont donc venus se réfugier chez nous dans la cave. Lorsque des obus tombaient ailleurs, nous nous réfugions

dans une autre cave, auprès de la famille Tholl, et mon père restait seul à la maison. Ils se sont installés ici, il y avait des munitions partout, des chars. Il y avait de tout.

C'est probablement à ce moment que la situation est devenue plus dangereuse ?

Oui. Jusqu'à Noël, tout était encore à peu près calme, il n'y avait que des impacts isolés. Plus haut, un Allemand avait une DKW, une voiture de sport. L'homme devait être issu d'une famille aisée. C'est là que le premier obus est tombé et a touché la DKW. Il s'en énervait encore le matin dans la cuisine, où il faisait sa toilette dans un moule à gâteau. Puis vint Noël, qu'ils fêtèrent. Depuis la cuisine, ils tonitruaient : « Le schnaps, c'est trop ordinaire, faisons de la liqueur ». Avec du miel et de l'eau-de-vie, ils ont alors fabriqué de la liqueur. Ma sœur a raconté qu'ils avaient aussi pris les pots dans lesquels nous faisons du savon pendant la guerre. À la pharmacie, nous nous procurions de la pierre à savon, et avec la graisse des porcs, les entrailles ou les restes, on obtenait du savon. C'est précisément ce pot qu'ils ont pris. Le soir, ils étaient ivres. Nous nous trouvions dans cette pièce pendant qu'ils étaient à côté. Ils chantaient et montaient sur les tables. Mon père a dit : « Je souhaiterais que le plafond leur tombe sur la tête ». Ils avaient un petit sapin de Noël, que ma sœur trouvait joli. Ils y avaient accroché nos bijoux ! Le lendemain, nous avons trouvé le sapin couvert de vomi dans le corridor. À midi, alors que nous étions en train de manger dans la cuisine, il y a eu une secousse. Le plafond leur est littéralement tombé sur la tête. Ils sont sortis, blancs de poussière. Le matin de Noël, il y avait une ambulance criblée de balles dans la cour, avec à l'intérieur deux brancardiers, deux aumôniers de campagne. Leur ambulance avait été touchée près de Saint-Hubert, ils faisaient partie de la 5^e division de parachutistes, qui était alors complètement dispersée, de Saint-Hubert jusqu'ici. Ils ont dit à ma mère : « Il ne faut pas que nous gagnions la guerre ». Ils voulaient célébrer une messe et m'ont demandé si je pouvais faire l'enfant de chœur. Dans l'église, le plafond s'était aussi effondré, les fenêtres étaient brisées et il n'y avait personne, à part les deux aumôniers de campagne et la cuisinière du curé, Caroline Flegen. Je me tenais près de l'autel, frigorifié. Ils sentaient aussi venir la fin, je pense. C'était Noël. Après la messe, le matin, ils ont tous dû se présenter au fond de la cour. Il y avait là un camion camouflé en batteuse. Toute une compagnie s'était présentée, et on leur a remis un petit paquet avec un sapin dessus. Un officier a fait un discours, et ils sont restés là sans bouger. Un avion est passé, un des leurs ou un avion américain, et ensuite, la cérémonie s'est terminée. Quand le ciel s'est éclairci, les avions sont apparus. Là, en face, il y avait un char qui n'était pas camouflé. Quand le ciel s'est éclairci durant l'après-midi, les avions l'ont repéré et sont descendus à toute vitesse. Nous nous sommes serrés dans les coins entre les doubles portes. À chaque fois que mon père pensait l'attaque terminée, l'avion suivant arrivait. Il faisait sombre, le ciel devenait rouge, ça pétaradait. Ils avaient jeté un bidon de phosphore sur le char. Ceux qui étaient à l'intérieur en sont sortis indemnes. Mais en face, chez les Kinnen, 4 Allemands avaient été tués, le bétail dans l'étable était mort, la grange brûlait. Notre pignon était aussi couvert de phosphore, mais son revêtement en zinc l'a empêché de brûler. Ensuite, le calme est revenu, et nous nous sommes tous précipités avec des seaux d'eau et même des casseroles, et avons réussi à éteindre le feu. C'était l'avantage d'être sur place ! Les tirs d'artillerie et des lance-grenades contre le village s'alternaient. Des bombes sont tombées à deux reprises. Un soir, la maison a tremblé comme lors d'un tremblement de terre. Les radiotélégraphistes étaient

installés chez les Thilmany. Après l'attaque des chars, mon père est allé voir le capitaine, et il a dit qu'ils allaient nous libérer une pièce dans la cave. La cheminée descendait jusqu'à la cave, nous pouvions y faire du feu. Ceux d'en face ont aussi demandé s'ils pouvaient creuser un trou jusqu'à nous pour faire du feu. Nous nous sommes donc retrouvés dans cette cave avec les voisins, les Thilmany, les « Schmatts » (Majerus). Le soir, nous étions toujours plus nombreux. Nous nous retrouvions jusqu'à 20 allongés sur les pommes de terre. Ma mère et ma tante s'asseyaient dans des fauteuils. Nous étions allongés d'un côté sur les pommes de terre, les Allemands de l'autre. Nous étions sur les pommes de terre pour les porcs de notre côté, et celles destinées à la consommation étaient de l'autre côté. Ma mère m'a alors chargé d'aller chercher des pommes de terre de l'autre côté. C'est là que les Allemands se couchaient quand ils revenaient de leurs postes. J'ai entrepris de retirer des pommes de terre de sous les Allemands. Je me rappelle en avoir saisi un par la botte et de l'avoir repoussé. Ils étaient si fatigués et hébétés qu'ils n'ont pas remué. Notre quotidien se déroulait ainsi dans la cave. Nous sortions uniquement pour nourrir le bétail. Les attaques aériennes et les largages de bombes se sont multipliés. Il y avait encore le Poteau de Doncols, un point névralgique. Ils ne parvenaient plus le à franchir. Les ravitaillements n'arrivaient que la nuit. Le Storch signalait si un véhicule arrivait. C'était un avion d'observation. Il n'a jamais été abattu. S'il avait été abattu, l'artillerie américaine aurait attaqué cet emplacement. Ceux qui étaient dans les bunkers avaient pour seule tâche de faire traverser rapidement les attelages de chevaux. Un soir, un Allemand est arrivé, qui réalisait à peine être encore en vie, parce qu'ils avaient abattu son cheval et détruit sa charrette sous ses fesses. Après Noël, il avait neigé, et tous les matins, nous constatons les dégâts des obus dans les champs. Puis, il en est venu un autre – ah non, cela devait être avant, nous n'étions pas encore dans la cave – un petit sous-officier allemand trapu qui a crié dans le couloir de la maison qu'il fallait y entasser 80 hommes et 100 chevaux. Ma mère a dit : « Placez les hommes où vous voulez, mais où voulez-vous que nous mettions ces chevaux ? » Il n'y en avait pas 80, mais nous avons dû sortir notre bétail. Malgré l'obscurité, nous n'avions pas le droit d'allumer la lumière. Mais où allions-nous mettre le bétail ? Tout était détruit et il n'y avait plus de pré clôturé, alors nous les avons attachés à des arbres. J'étais chargé d'éclairer le chemin à la bougie, et nous avons buté avec le bétail sur le timon de leurs véhicules. Les Allemands m'ont alors arraché la bougie des mains en me disant « Pas de lumière », à cause des avions. Ils avaient avec eux des prisonniers de guerre russes. Dans la grange, il y avait des céréales stockées dans des sacs fermés par une ficelle torsadée. À l'époque, on les pesait dans des sacs de 100 kilos. Les Russes ne sont pas parvenus à les porter et les ont laissés tomber dans la cour. Les sacs se sont éventrés, les Russes ont alors été roués de coups. L'un d'eux s'est précipité en pleurs auprès de ma mère, qui lui a donné une bouteille d'eau-de-vie. Il est revenu peu de temps après en disant que la bouteille était tombée et s'était cassée. Je pense qu'ils l'avaient bue. Sur ce, ma mère lui a donné une autre bouteille. Il y a eu des jours comme ceux-là, mais aussi des jours plus calmes. La nuit de la Saint-Sylvestre, les Américains ont attaqué les villages les uns après les autres avec l'artillerie. En raison de l'incendie de leur grande ferme, la famille Klein dite « Frantzen » est venue se réfugier au village. Ils avaient réussi de justesse à sauver le bétail et l'avaient mis chez les Heinz. Lorsque les Américains sont arrivés, la ferme a brûlé et les animaux ont péri. Ils sont ensuite venus chez nous, dans la cave. Les Allemands avaient une radio dans le

couloir, et à minuit, Hitler a fait un discours. Les Allemands ont crié : « Silence ! » Mais la maison et la ferme étaient en train de brûler, comment aurions-nous pu rester silencieux ? Vous imaginez bien l'agitation des gens. « Silence, le Führer parle ! » Le calme est revenu pendant quelques minutes, puis les gens ont recommencé à parler. Personne ne bougeait, il parlait de Liège et de toutes sortes de choses, et ils restaient simplement là sans dire un mot. Ils savaient en effet qu'ils se trouvaient ici dans le borbier et non à Anvers ou ailleurs. Ensuite, les choses se sont de nouveau apaisées. Comme il n'y avait pas de toilettes dans la cave, nous devions toujours sortir. Je suis moi aussi monté et, arrivé en haut du couloir, j'ai vu que la porte était ouverte. Elle était toujours ouverte, à cause des avions, pour que l'on puisse entrer et sortir rapidement. Les Allemands n'utilisaient jamais les marches dans les escaliers, ils les sautaient. Dans le corridor était posté le cadet du capitaine qui était chargé de monter la garde en permanence. Il s'est approché de nous et a dit : « Mère, ils sont encore à la chasse aux poules ». « Oh, laisse-les faire, de toute manière, on ne sort pas maintenant ». Je devais monter et la radio se trouvait au bas de l'escalier, il me restait 3 marches à grimper dans le coin. Mais j'avais une envie pressante et le petit filet d'eau s'est écoulé vers le bas, dans leur radio. C'était du sabotage. Le lendemain matin, ils ont demandé : « Qui a pissé dans la radio ? » Je suis resté muet comme une carpe. Je ne m'attendais d'ailleurs de la part de personne d'entreprendre quoi que ce soit à ce sujet. Je n'ai jamais ressenti de terreur durant la bataille proprement dite, probablement parce que nous hébergions déjà des Allemands pendant la guerre. Le jour où les Allemands ont commencé à arriver, nous étions en face chez les Kinnen, il y avait un mur. Nous nous trouvions à l'entrée de la cour avec les Deprez, les fermiers exploitant la ferme de la famille Kinnen, ainsi qu'avec Emile Reichert de Sonlez, dit Mim. Il était français. Les Allemands étaient partis en direction de Bastogne. Un véhicule de reconnaissance est arrivé et on nous a demandé si nous n'avions pas vu d'Américains. La réponse fut non. Mais Mim avait un revolver et nous a demandé s'il devait tirer. Nous sommes restés perplexes, je crois que Constant Deprez s'est interposé. Il s'en est fallu de peu à plusieurs reprises. Les attaques aériennes et les bombes ne sont pas passées loin de chez nous. Il y avait aussi ces lance-grenades, bien connus de mon oncle de Heinerscheid, parce que le village avait été bombardé auparavant. Les lance-grenades ne sont pas très éloignés, ils sont plutôt petits et épais. On entend le tir, mais une seconde s'écoule avant l'impact. Nous ne pouvions plus sortir le bétail, parce que les Allemands les avaient expulsés des étables. Il restait une étable qui servait uniquement de remise, parce que la porte était trop petite. Nous avons réussi à y faire entrer quelques bêtes. Il y avait du fumier, que les Allemands avaient recouvert de paille pour s'y coucher. Ils n'étaient pas tous dans la cave. Sur le fumier, ils étaient bien au chaud. Comme nous ne pouvions plus sortir le bétail, il fallait l'abreuver. Je pompais de l'eau dans la cuisine, car la pompe de la cour avait disparu. Mon père se promenait avec des seaux dans la ferme. Mon oncle se tenait dans l'étable et lui donnait des indications : « Vas-y ! » et « Ne bouge plus ! ». Il entendait les tirs d'obus. Il m'est arrivé de voir un obus fuser dans la cour. Quoi qu'il en soit, c'était dangereux. La meilleure chose à faire était de rester tranquille dans la cave.

Quels sont vos souvenirs de la libération survenue plus tard ? Comment l'avez-vous vécue ?

Nous étions dans la cave, les Allemands étaient à leurs postes. Ils se mettaient en position le matin et le soir, camouflés en blanc avec des draps de lit. Ils avaient enroulé les rideaux de ma mère autour de leur casque et ne prenaient leur position qu'à la nuit tombante. Ils recevaient du ragout de celui que nous appelions le boucher. Il est venu nous voir et a prétendu vouloir abattre un bœuf. Nous l'en avons dissuadé en le soudoyant avec de l'eau-de-vie : « Non, abattez plutôt la vache qui a reçu un éclat d'obus ! ». Il a effectivement abattu cette vache, dont nous avons également obtenu de la viande. Il était si lent à la découpe qu'il y passait la journée. Ainsi, il était occupé et en sécurité. Il se remémorait des souvenirs à chaque morceau qu'il découpait : « Du temps où j'étais en Crimée... ! ». À la libération, certains ont refusé de coopérer. Lorsque les Américains ont débarqué, les choses ne se sont pas si bien passées. À Berlé, ils ont fait face à de la résistance, raison pour laquelle ils voulaient venir ici à Doncols, mais ils ont été pris sous un tel feu d'obus qu'ils ont dû battre en retraite. Ils ne sont donc arrivés que la nuit. C'était le 10 janvier. L'artillerie a tiré sur le village, jusqu'à ce qu'il fasse jour. Tout est soudain devenu silencieux. Les Allemands ont déclaré : « Les voilà qui arrivent. Ils seront là à l'aube ». Mais ils ne sont pas arrivés, parce qu'ils ne parvenaient pas à avancer. Ils s'étaient approchés du village, l'artillerie était positionnée en haut et a tiré, sans succès. Le matin, quand les tirs ont cessé, le capitaine a ordonné à tout le monde de sortir. Mais il y en avait beaucoup qui ne voulaient pas y aller. Il les a fait remonter sous la menace de son revolver. Je l'entends encore l'amorcer et le désamorcer. Ensuite, ils sont sortis. Il y en avait toutefois trois, dont le soi-disant boucher et le gars de Crimée, qui étaient sortis avec eux. Mais ils n'ont pas tardé à regagner leur cachette. « Mieux vaut aller casser du rocher en Amérique que d'y retourner. » Nous les avons cachés sous les affaires que les voisins avaient amenées. Ils nous ont dit de ne surtout pas sortir et de ne pas nous approcher des fenêtres, car c'était dangereux. C'est l'homme de Crimée qui l'a dit. Ils nous ont demandé si l'un d'entre nous les avait aperçus. L'oncle de Heinerscheid ne savait pas qu'ils étaient là et a dit qu'il n'y avait personne. Sur ce, ils sont repartis. Les Américains s'étaient bien rapprochés de ce côté, mais de l'autre côté, la résistance était encore vive. Rien n'a avancé jusqu'à l'arrivée des chars. Le lieutenant Griffin, qui dirigeait 6 chars, avait examiné l'itinéraire au préalable. Bois de Poux. Le chemin était si abrupt par-là, en direction de la Golette (rivière), et il a dit qu'ils avaient attaché une partie des chars aux hêtres à l'aide d'un treuil. En bas, dans la vallée, il avait neigé et tout était gelé, mais le sol était marécageux. Ils se sont donc également enfoncés dans cette boue avec les chars – raison pour laquelle ils ont mis tant de temps à arriver avec les chars, parce qu'ils devaient d'abord les remettre en état. Ils ont bombardé la grande ferme des Heinz jusqu'à ce qu'elle brûle. Les Américains avaient essayé de progresser de ce côté. Un des sergents a dit : « Suivez-moi ! » Mais ils avaient à peine fait dix mètres que quatre d'entre eux se sont fait tirer dessus. Ils ont dû attendre et cela a duré jusqu'à ce que les chars arrivent. Puis, lorsque les chars ont mis le feu à la ferme, ils ont dû sortir. Ils sont passés d'une maison à l'autre. Les Allemands avaient fait venir la Croix-Rouge, les brancardiers, dans la cave. Ils étaient là, eux et ceux qui s'étaient cachés, et ils ont été arrêtés. Ils les ont fouillés et ont trouvé de nombreux revolvers que d'autres avaient laissés sur place. Ils (les Américains) ont été accueillis. Mme Thilmany était belge et tenancière du bistrot. Pendant toute la guerre, quand nous étions chez elle, elle a dit : « Qu'ils s'appellent Will ou Jimmy, personne ne recevra plus de schnaps de ma part ! » Mais elle a été la première à leur présenter la

bouteille. Ensuite, la maison s'est remplie, tout comme la cave. Cela grouillait d'Américains. Mon père et un officier qui parlait français ont dessiné des plans de situation sur le mur blanc de la cuisine. Au bout d'un jour, on nous a dit que ce n'était pas encore terminé. De nombreux Allemands se trouvaient toujours dans les bois et 3 nuits furent encore nécessaires pour les débusquer. Ils ont aussi récupéré du matériel, mais pas tant que ça. Les Américains ont alors estimé que c'était beaucoup trop dangereux et que nous allions être évacués. Nous ne sommes restés qu'un jour, puis nous nous sommes réfugiés dans la cave des Klein. Seuls 3 hommes ont pu rester au village pour nourrir le bétail. Il faisait affreusement froid, il y avait beaucoup de neige et ils étaient arrivés si massivement. Et il leur fallait loger leurs soldats. Si on vide complètement les chambres, on peut y mettre beaucoup de sacs de couchage – nous ne le comprendrions que plus tard. À 23 heures, on nous a chargés sur des camions. Plus haut, à Bras, les tirs se poursuivaient, des fusées étaient lancées, le ciel était lumineux et on entendait les mitrailleuses pétarader. Le village n'a été libéré que le lendemain. Nous sommes partis à minuit, d'abord en direction de Tarchamps, puis par des chemins forestiers vers Bavigne, pour remonter ensuite vers Boulaide. À Arsdorf, nous sommes restés à l'arrêt pendant deux heures sur ces camions ouverts avec des personnes âgées. Un convoi américain avait la priorité, raison pour laquelle nous avons dû attendre. Il était 7 heures du matin et le jour était sur le point de se lever quand nous sommes arrivés à Luxembourg-Ville. À Hobscheid, quelqu'un était déjà occupé à sortir le lait. Nous avons eu de la chance et avons été hébergés par des connaissances. Mon oncle et ma tante ont été logés dans la famille. En tout, nous sommes restés 3 semaines sur place. Chacun de nous est rentré petit à petit. Mon oncle a été le premier à rentrer, rien ne le retenait à Luxembourg. Sur le chemin vers le nord, des contrôles avaient lieu partout. C'est la milice qui s'en chargeait. Nous nous sommes arrêtés plusieurs fois. Thomas, le boucher, a cherché de l'essence partout, mais les bidons étaient tous vides. « Tu nous accompagnes chez ta tante à Noertrange ». Mon oncle s'y trouvait, et la maison était remplie d'Américains. Ma sœur, Marie-Louise, est aussi rentrée à un moment donné. Les autres sont revenus plus tard. Ils ne sont pas revenus à la maison, parce qu'elle était remplie d'Américains. Je me souviens qu'un panneau était affiché devant la porte d'entrée, où un Américain montait la garde. Nous dormions chez des voisins, jusqu'à ce que soudain, on nous dise qu'ils se retiraient. Je ne sais pas où ils sont partis. Ils ont réuni les prisonniers de guerre allemands et rassemblé des munitions. On les a vus les faire exploser en direction de Tarchamps. C'étaient les Américains, mais aussi la milice. Lentement mais sûrement, les choses sont revenues à la normale.

Comment décririez-vous Doncols après la bataille des Ardennes ?

C'est à ce moment-là que nous avons vraiment pu mesurer l'ampleur des dégâts. Lors de notre dernier jour sur place, nous étions restés près d'ici. C'est alors que nous avons pu constater les ravages : les véhicules, l'artillerie, les chars détruits... Des chevaux morts gisaient çà et là, des mines. Le danger était encore bien présent. C'est à ce moment que nous avons compris la gravité de ce qui s'était passé. Les gens revenaient peu à peu chez eux. Ils essayaient de réparer les fenêtres. Il n'y avait pas encore de plastique à l'époque, alors ils se servaient d'emballages en cellophane. Ceux-ci étaient en partie verts et en partie transparents – on voyait à travers. On a commencé à remettre de l'ordre, ce qui n'était pas

chose facile. Il n'y avait plus d'attelage, car les Allemands avaient pris les chevaux. Mais il restait quelques demi-sang dans le village qu'ils avaient capturés. Les gens avaient encore des pommes de terre et de la farine. Il ne restait que trois poules. Les Américains attendaient avec impatience qu'elles pondent des œufs pour les emporter. Nous nous nourrissions notamment de boîtes de conserve américaines, de « ham and eggs », etc. Ils n'en voulaient plus, il y en avait partout dans les trous des bunkers. Ils avaient laissé beaucoup de choses derrière eux, par exemple du lait en poudre. Les vaches ne donnaient plus de lait, alors mon oncle mélangeait le lait en poudre et en abreuvait les veaux. Les gens se débrouillaient avec ce qu'ils trouvaient. C'était aussi une période difficile.

Comment décririez-vous la solidarité entre les gens ?

Elle était relativement bonne. Il régnait un bon esprit de voisinage. Chacun avait à faire de son côté. Les gens s'entraidaient, mais chacun avait suffisamment à faire de son côté. Les premiers aidants sur place étaient une équipe pro-allemande du Minett : des artisans et un contremaître de l'ARBED, Monsieur Hoffmann, sont venus pour remettre de l'ordre. Ils ont comblé les trous dans les toits. Ils étaient là jusqu'à l'arrivée d'un entrepreneur. Les paysans ont reçu des prisonniers de guerre allemands comme domestiques. Certains sont restés longtemps, d'autres ont volé du pain et se sont enfuis après la première nuit en passant la frontière pour retourner en Allemagne. Presque chaque village a reçu un tracteur. Il y avait deux frères suisses, ils étaient comiques. Ils chantaient en face dans ce qui était resté du bistrot. Ils labouraient, épandaient le fumier. Aujourd'hui, c'est devenu une pratique courante, les paysans roulent toute la nuit à bord de gros tracteurs. À l'époque, ils pouvaient rouler avec les phares allumés et il y avait deux conducteurs. Les choses progressaient. Puis on a eu un autre tracteur, un Fordson, qui n'avait pas de pneus. Ensuite, la reconstruction a commencé. Le carburant venait parfois à manquer. Jos montait parfois le demi-sang pour aller chercher un bidon de carburant à Ettelbruck. Il manquait de tout. Le grossiste, Monsieur Clarens, ne venait pas non plus. L'épicier allait lui aussi chercher des marchandises à Wiltz chez Clarens avec le demi-sang. Petit à petit, tout est rentré dans l'ordre. Mon père est décédé en septembre 1945, non pas à cause de la bataille, mais parce que tout le monde fumait beaucoup à l'époque. Ma mère s'est retrouvée toute seule avec nous, ce qui n'a pas été facile non plus.

Les munitions éparpillées un peu partout après la guerre devaient également être dangereuses ?

Oui. Les Américains ont ordonné aux Allemands de ramasser les munitions. Mais bien sûr pas toutes, il y en avait partout. On en a encore trouvé durant des années, et il en reste toujours dans le sol. À l'époque, on enterrait les chevaux et les bovins morts dans les trous de bombes. Heureusement que nous en avons, sinon pour enterrer un tel animal, il aurait fallu creuser un grand trou. Ils renferment encore certainement des munitions. Près du village, il y avait un canon et l'artillerie américaine. Les douilles en cuivre y étaient tellement nombreuses que les gens les jetaient dans des trous de bunker. Je pense qu'il doit en rester, même si une partie a été déterrée. J'avais un ami qui est mort là-bas. À cause des obus. Il y en a d'ailleurs encore aujourd'hui. À l'heure actuelle, les recherches s'effectuent à l'aide d'un détecteur de métaux.

Quelles pensées vous viennent à l'esprit quand vous repensez à la guerre avec le recul ?

Tant de choses ont changé, mais nous sommes toujours plongés dans « Guerre et Paix ». On aurait pu croire qu'après tout ce qui s'est passé, après toutes les horreurs que les Allemands ont perpétrées, en Russie et chez nous... Il est vrai qu'à un certain moment, tout était calme, et l'on pense alors... Je ne sais que vous dire. L'homme ne change pas. La technique a permis de réaliser tant de choses, tout est devenu si confortable et pratique. En soi, nous sommes devenus la jeunesse dorée. Et puis, voilà qu'une nouvelle guerre recommence.